

Festival à la carte

Marco de Blois

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23420ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Blois, M. (1997). Festival à la carte. *24 images*, (88-89), 74–76.

FESTIVALS À LA CARTE

PAR MARCO DE BLOIS

Dès leurs premières années, Cannes et Venise établissent la norme de ce qu'allait être à l'avenir un festival de cinéma avec son marché du film, ses stars, ses cocktails à n'en plus finir, son gigantisme, et aussi, surtout, son souci de refléter le cinéma dans ce qu'il a de plus universel. Mais autour de ces grosses machines surgissent maintenant un peu partout un nombre sans cesse croissant de micro-événements qui font dans la spécialité. On vit dans l'ère du festival à la carte; gais, lesbiennes, femmes, Juifs, Arabes, autochtones, Québécois, enfants, amateurs d'art ou de science, de comédies ou de kung-fu, même les amateurs de films français sous-titrés en anglais peuvent être assurés qu'ils trouveront une manifestation qui leur ira comme un gant. Bienvenue au festival identitaire: dis-moi qui tu es, je te dirai lequel fréquenter.



Pour une revue de critique cinématographique comme *24 images*, cette tendance qui s'empare des festivals et qui a peu à voir avec le cinéma a quelque chose de désarmant, car chacun d'eux promouvant une cause, ils se parent automatiquement d'une sorte de vertu. C'est l'une des manies de notre société de prendre régulièrement l'art en otage pour en faire le porte-parole d'une cause. Y aurait-il trop de festivals ? Peut-être, mais encore faut-il comprendre que plusieurs d'entre eux ne remplissent pas la fonction dévolue à Cannes ou au FFM.

Dans un festival identitaire, soit-il sexuel, national ou ethnique, l'art s'adapte à l'individu pour le conforter dans son identité, de sorte qu'il perd de sa transcendance, n'incarnant plus le mystère du monde, mais la banalité individuelle. On y redéfinit la cinéphilie, car nul doute que celle-ci se vit différemment selon que l'on est à Cannes ou à Images et nation. Qui plus est, les films n'y sont pas toujours sélectionnés en fonction de leur réussite artistique, critère devenant ici, en toute logique, secondaire. C'est la nature de la clientèle, son identité, qui induit l'orientation de la programmation, pas le cinéma. Au Québec, l'identité s'affirme aussi bien chez Claude Fournier que chez Pierre Hébert, aussi bien chez Jean-Claude Lord que chez Paul Tana.

Ainsi, les Rendez-vous du cinéma québécois présentent la presque totalité de notre production annuelle sans se préoccuper de promouvoir la réussite cinématographique. Dans les programmes de courts métrages défilent indifféremment films de débutants et films de cinéastes aguerris, ce qui provoque des ruptures de ton brutales dont se plaignent parfois les réalisateurs eux-mêmes. Mais puisque l'événement s'affiche comme la fête de famille du cinéma québécois, et comme, dans une fête, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, faire une sélection sur la base de la qualité apparaît comme purement discriminatoire, les membres d'une même famille étant naturellement soupçonneux les uns à l'égard des autres. Pour preuve, les fameux débats sur le cru, où toute tentative de débat avorte presque instantanément.

Cas extrême de ce déplacement de la cinéphilie vers la satisfaction identitaire, vers une sorte de tyrannie du public, le Festival Juste pour rire de Gilbert Rozon qui revendique non pas de dresser un portrait de la comédie ou du comique, mais de faire rire les rieurs. C'est le moment de l'année où ceux-ci peuvent se rassembler pour exercer leur hobby préféré. La qualité, pour ces rigoleurs, a peu d'importance; l'important, c'est qu'ils partent contents. Triomphe de la passivité. Imaginons un instant un festival de films érotiques qui s'appellerait Festival de l'érection. Qu'importe que le film soit nul: si on bande, c'est ça qui compte.

L'essayiste Jean Larose répète souvent que la valorisation de l'identité en art a pour

effet d'encourager la médiocrité. Jugement sévère que celui-ci, et nous nous garderons bien d'accuser ces nouveaux festivals de promouvoir une telle chose que la médiocrité (quoique...). Néanmoins, la critique du professeur Larose démontre bien que, dès lors qu'on l'applique à ce type de manifestation, la notion de chef-d'œuvre devient caduque, ou change de sens. D'où le malaise... Le spectateur bienveillant, s'il veut participer à la fête, doit adopter le regard de l'autre pour des raisons qui tiennent bien souvent de la rectitude politique.

On constate que les grands festivals connaissent un mouvement vers la valorisation de l'identité. À Cannes, au fil des ans, des sections parallèles, quasiment des festivals en soi, se sont ajoutées à la Compétition officielle: la Quinzaine des réalisateurs pour les œuvres dites «audacieuses» et inclassables en 1969, Un certain regard en 1978 qui comprend des premiers films et résulte d'ailleurs de la fusion de trois plus petites sections, etc. Plus on est important, plus on prête flanc à la critique, c'est connu. Le festival a dû se rendre à l'évidence que, pour être plus représentatif de certaines tendances, il lui fallait s'élargir en aménageant des sections autonomes pouvant promouvoir des identités politiquement fortes.

Le Festival des films du monde, qui revendique la même utopie avec ses drapeaux nationaux flottant au vent, morcelle son impressionnante programmation (plus de 400 films) pour cibler certaines clientèles. Le spectateur qui désire s'y retrouver apprécie ces catégories — Cinéma d'aujourd'hui, Cinéma de demain, Panorama

Les ambitions napoléoniennes de Serge Losique l'ont toujours amené à vouloir créer l'événement. Mais si cela ne profitait qu'à lui-même, toujours fier par exemple, comme en témoigne cette photo avec Marcello Mastroianni, de poser en compagnie de vedettes passées à Montréal le temps d'un éclair?





PHOTO : JACQUES DUFRESNE

Le Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias ou le festival tricéphale. De haut en bas, le mécène (Daniel Langlois), le grand manitou (Claude Chamberlan) et l'associé (Bernard Boulad).

Canada, Hommages nationaux, Films de l'Amérique du Sud, etc. — qui lui permettent de différencier efficacement la teneur des œuvres pour les choisir en fonction de ses goûts. Mais elles témoignent aussi des limites inévitables auxquelles finit par se heurter le désir d'être universel. Si le FFM décidait de ne s'adresser qu'à un public de cinéphiles endurcis, sa programmation passerait rapidement de 400 à 80 films, sa durée tomberait à cinq jours et le nombre de salles, à trois. Mais le grand œuvre de Serge Losique aurait ainsi rétréci comme peau de chagrin et tous savent que les ambitions du monsieur sont à tout le moins napoléoniennes... (On l'a vu répondre à Claude Chamberlan par la bouche de ses canons en intentant contre lui une poursuite de cinq millions de dollars pour dommages moraux.)

D'une certaine manière, le FFM, qu'on ne cesse pourtant d'accuser d'encroûtement, ressemble au festival de Chamberlan et son nouveau complice Bernard Boulad, le FCMM (Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal) étant fragmenté lui aussi en plusieurs spécialités, sauf qu'ici, et on l'aura constaté une fois de plus cet été, cette fragmentation est tout à fait avouée, c'est même une marque de commerce. Au FCMM, ce côté hétéroclite, cet

amoncellement de mini-mini-festivals évoluant en parallèle, divise radicalement les spectateurs sur la base de leurs identités. Vidéophiles, cinéphiles, amateurs de courts métrages, internautes sont des îlots perdus au milieu de l'océan. Pour cause: le cinéma de Nicolas Philibert ne ressemble en rien à ce qu'on retrouve sur un CD-Rom. Et nous ne croyons pas non plus qu'Annie Sprinkle attire le même public que, disons, Straub et Huillet. Plutôt que «d'intégrer» le Festival du court métrage de Bernard Boulad — l'intégration enrichit la réalité pour la rendre plurielle —, le FCMM lui a aménagé un espace autonome, de sorte que les courts métrages n'ont été vus que par un public à peu près vendu à la cause. Le FCMM ne revendique aucune unité, mais la liaison de ses nombreuses identités apparaît rigoureusement impossible.

Au Québec, les festivals de cinéma se suivent l'un l'autre, c'est comme le Festival de la gibelotte de Sorel ou celui de la crevette de Matane. L'espace nous manque pour en faire l'inventaire complet: il y en a pour tous les goûts, toutes les identités, de quoi satisfaire tous les lobbys, et il faut leur ajouter ceux ayant un rayonnement local ou municipal, comme Sept-Îles et Sherbrooke, instruments de promotion touristique et outils de développement économique. Devant cette inondation de fêtes du cinéma, le critique qui veut demeurer alerte est pris de vertige. Se peut-il que le cinéma, celui que l'on aime, puisse se manifester à tant d'endroits? Quant au cinéophile, plutôt que de s'épuiser, il choisira deux ou trois festivals dont il sait qu'ils constituent un repère solide pour les œuvres dignes d'intérêt. Mais l'éparpillement actuel jette un flou, il brouille les pistes. Devenu miroir, le cinéma est évalué en fonction de sa capacité à nettoyer la réalité de ses scories, le public s'identifie à la représentation, et la fête s'emmure alors dans une autocébration des identités.

Cannes est continuellement conspué. Ses dimensions sont peut-être inhumaines, les starlettes et paparazzi y prennent sans doute trop de place, mais sa programmation continue de refléter une pensée humaniste, un peu à la manière des expositions universelles et des Jeux olympiques. Né en réaction au Festival de Venise, alors outil de promotion du fascisme mussolinien, Cannes croit toujours que l'art du cinéma unit les hommes. Il y a sûrement beaucoup d'optimisme naïf dans l'idée de vouloir tenir de tels grands événements internationaux, car la politique et la politocallierie y constituent à tout moment des empêcheurs de tourner en rond, l'histoire de la Croisette étant d'ailleurs riche en incidents politiques; mais il reste que dans ces manifestations à grand déploiement, l'Homme apparaît comme une figure universelle et non individuelle. Notamment par ses prix, Cannes réussit encore à se dresser comme un phare orientant les navires que nous sommes sur la mer immense du cinéma.

Ce serait se tromper que de vouloir critiquer la raison d'être d'un festival comme Vues d'Afrique (par exemple). Cela ne servirait à rien car il faudrait faire le même constat pour tous les festivals à vocation de valorisation identitaire et la charge deviendrait alors inutile. La valorisation des identités est avant tout un phénomène social, appartenant à notre monde dit narcissique, le même qui a conduit une association d'accidentés de la route à s'opposer à la venue du film *Crash* de David Cronenberg en Argentine. Comme cinéphiles, il nous faut scruter les programmations pour y dénicher les quelques beaux morceaux de cinéma qu'on risque tout de même d'y trouver. ■